

PER
P-26
EX.2

LE PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE

Musique = Théâtre = Mode = Sport

ABONNEMENT.
Un an \$1.50
Six mois 0.75
Payable d'avance.

MONTREAL, 1er JUI N 1895

VOL. I.—No 9.

LE NUMÉRO, 5 CENTS.

BUREAU
No 26 Sainte-Elisabeth
Boite 2169 MONTREAL



Mlle DEGOYON

Le Passe-Temps

REVUE BI-MENSUELLE

Paraît le 1er et le 3^{me} samedi de chaque mois.

ABONNEMENT :

1 an \$1.50 | 6 mois 75 cts

Payable d'avance.

Les demandes de numéros spécimens devront être accompagnées de 5 cents.
Toutes communications devront être adressées à :

LE PASSE-TEMPS,

26 Ste-Elisabeth,

Boîte postale 2162.

Montréal.

NOS AGENTS

M. A. Latendresse, 257 rue de l'Église, à Ottawa ;

M. L. P. Tarochelle, 227 rue Desfossés, à Québec ;

Sont nos seuls agents autorisés à prendre des abonnements et à collecter.

LA QUINZAINÉ

En parcourant l'*Univers*, de Paris, je suis tombé sur deux faits divers que je tiens à mettre sous les yeux de mes lecteurs. Les voici :

“ *Honnête cocher.*—MM. Santines et Legat se faisaient hier conduire en voiture rue de Flandre.

“ Arrivés à destination, ils payèrent le cocher, qui s'éloigna.

“ Quelques minutes plus tard, ils s'apercevaient qu'un portefeuille, contenant 10,000 francs (2,000) en billets, avait été oublié par eux dans le véhicule ; ils s'apprétaient à aller faire leur déclaration au commissariat voisin quand le cocher, qui avait trouvé le précieux portefeuille, revint le rapporter à ses clients.

“ Cet honnête homme, le cocher Bus, de la compagnie générale, conduisant la voiture 2486, a refusé la récompense qui lui était offerte.”

“ *Un brave camelot.*—Un camelot faisait avant-hier soir son boniment au coin des rues de Provence et de la Chaussée-d'Antin, lorsqu'une voiture sans cocher, entraînée par un cheval emballé, passa comme une trombe devant les badauds amassés.

“ Abandonnant la clientèle, le camelot s'élança sur les traces de la voiture, la rejoignit, grimpe sur le siège puis sur le cheval, dont il arrête la course en lui saisissant avec vigueur le mors et les naseaux. Il reprenait son boniment lorsque survint un agent.

“—De quoi ? on m'emballonne ? dit le sauveteur sans s'émouvoir.

“—Non, répond le sergent de ville, on vous félicite.

“ Paul Brisson (c'est le nom du camelot), sera proposé pour une distinction honorifique.”

Je ne sais, chers lecteurs, si vous éprouvez la même impression que moi, mais chaque fois qu'un pareil trait parvient à ma connaissance, je suis ému et j'ai en même temps comme un sentiment de fierté pour l'espèce humaine qui, à tout prendre, n'est pas si mauvaise que veulent bien le dire les pessimistes.

Malheureusement, on ne récompense pas suffisamment les honnêtes gens qui ne s'approprient pas le bien d'autrui, dans des circonstances où ils le peuvent faire impunément, de même que l'on ne récompense pas comme il convient les obscurs dévouements de toute nature.

Et, par récompense, je n'entends pas la récompense matérielle, monnaie, celle qui est humiliante en somme, car, ainsi que cela est arrivé pour l'honnête cocher Bus dont le trait est cité plus haut, qu'est une récompense en argent pour celui qui avait la possibilité de conserver la somme complète ?

Et dernièrement encore, j'ai lu dans un autre journal de Paris un fait-divers touchant.

Il s'agissait d'un pauvre ouvrier réduit à l'extrême détresse par suite d'un chômage prolongé. Le brave homme, dont je suis désespéré de n'avoir pas conservé le nom, trouva un portefeuille renfermant une somme de 1250 francs (\$250) en billets de banque. Il n'y avait dans ce portefeuille aucune indication de nature à en révéler le propriétaire ; aussi le brave homme fit-il ce que l'on fait en pareille circonstance, c'est-à-dire qu'il alla déposer sa trouvaille au bureau du commissaire de police le plus proche, et il se retira après avoir, sur la demande du magistrat, laissé son nom et son adresse.

Quelques jours s'écoulèrent, au bout desquels le propriétaire de la somme put rentrer en possession de son bien.

Voulant récompenser l'honnête

ouvrier qui lui avait épargné une perte d'argent assez considérable, il se rendit à l'adresse indiquée. Mais, hélas ! le malheureux ouvrier, le miséreux, le crève-la-faim qui n'avait pas eu de tentation pour le bien d'autrui, alors que ce bien pouvait lui assurer une longue année d'existence, ce héros de la probité avait été jeté sur le pavé, faute de pouvoir payer la maigre pension qu'il devait.

Le propriétaire du portefeuille s'entêta à la poursuite de l'homme et, après des recherches compliquées, parvint à le découvrir... devinez où ?... Dans un asile de nuit ! c'est-à-dire dans une sorte de *Work house* parisien où la charité privée s'exerce à soulager les misères des pauvres gens.

Le brave homme reçut une récompense de 250 francs (\$50) et il fut l'objet de l'attention des autorités qui, je crois, lui trouvèrent un emploi.

Eh bien, je dis que ce n'est pas assez. La France dispense d'une récompense honorifique qui désigne celui qui en est l'objet à la considération publique, une récompense qui est recherchée et pour la conquête de laquelle certains exposent leur vie : c'est la Croix d'honneur !

Pensez-vous qu'elle serait déplacée sur de pareilles poitrines ? sur des poitrines qui renferment de tels cœurs ? Ah ! non, et l'ordre de la légion d'honneur augmenterait encore son lustre s'il comptait beaucoup de pareils chevaliers.

À côté des clauses comminatoires dont sont bourrés tous les codes, pourquoi n'y a-t-il pas des dispositions pour honorer la vertu puisque l'on châtie le vice ?

“ C'est, disent les philosophes, parce que la vertu est un devoir et que l'exercice d'un devoir porte en soi sa récompense.

Je trouve cela juste au fond, mais bien spécieux tout de même.

N'importe, dans des cas semblables, il faut—cela est aussi un devoir—inscrire les noms de ces humbles au livre d'or de l'honneur et passer en leur tirant un coup de chapeau.

SILVIO.

NOS SPECTACLES

C'est une merveilleuse représentation à laquelle il n'a été donné d'assister au début de la semaine, que celle de *Mme Sans-Gêne* dont, dans un précédent numéro, j'ai tracé une brève analyse.

Mme Réjane, il faut le constater, a eu ici, comme partout ailleurs, un succès instantané.

Elle nous a présenté un tableau si charmant, si naturel et si gai que son succès a été immédiat et indubitable.

C'est la personnification de Paris français dans tout ce que la comédie a de plus délicat de beau et de sublime. Ceux qui iront à l'Académie de Musique un des soirs de cette semaine, verront une des plus grandes comédiennes des temps modernes.

Le programme du Parc Royal de la semaine dernière était des mieux choisis. La musique à cette place d'amusements tout à fait champêtre est fournie par l'*Harmonie*, sous l'habile direction de M. Hardy.

La saison d'opéra français a été close à Québec cette semaine. M. Haakman ainsi que plusieurs artistes passeront probablement l'été dans la vieille capitale.

Le chiffre des abonnements pour la prochaine saison d'opéra français va bientôt dépasser \$25,000 au train dont marchent les souscriptions.

Près de \$5,000 seront dépensées pour améliorer l'intérieur de la salle de l'opéra français.

Cossira, un des ténors que M. Durieu a amené en 1885 à la Nouvelle-Orléans, recevait 10,000 francs (\$2,000) par mois d'appointements pour une saison de quatre mois.

MM. Jean et Edouard de Reszké ont été réengagés pour paraître au Metropolitan à New-York pour la saison 1895-96, sous la direction Abbey, Schoeffel et Grau.

Jean de Reszké est actuellement aux eaux à Carlsbad et son frère Edouard jouit de l'intimité de la famille, près de sa femme et de ses enfants, près de Varsovie, en Pologne.

Pour augmenter encore l'attrait du spectacle varié qui amène en ce

moment la foule au Parc Sohmer, la direction de cet établissement engage longtemps d'avance de nombreux artistes. Ainsi, on a pu entendre, la semaine dernière, les célèbres duettistes parisiens Bruet et Rivière, ainsi que M. Soum, le premier baryton de l'opéra français, et autres chanteurs populaires. La plus grande attraction est, cependant, le labyrinthe de cristal qui mystifie et étonne tout le monde.

Le brillant ténor Guille qui, pour des raisons personnelles, ne s'est pas fait entendre à New-York avec la compagnie de grand opéra anglais de Mme Tavary, va rejoindre la compagnie Henricks à Washington, où il doit chanter *Les Huguenots*, *La Juive* et *Aïda*. Il ira faire ensuite, avec la même troupe, trois semaines à Baltimore.

A la seule nouvelle de l'engagement de M. Guille, disent les journaux de Washington, la salle a été complètement louée pour toutes les représentations.

On a donné à Londres, samedi, la première représentation du grand opéra sacré de Rubinstein, intitulé *Christus*.

L'ouvrage comprend sept différentes scènes et un épilogue. Tous les décors sont allégoriques et sont la plus parfaite reproduction des lieux que Jésus-Christ a habités ou traversés. Ils sont tous l'œuvre du célèbre peintre Herr Handick. C'est le professeur Bulthaupt qui a écrit le libretto en s'inspirant des Saints Évangiles.

On avait défendu d'applaudir pendant la représentation.

Une pièce de Victorien Sardou, intitulée *Delia Harding*, n'a pas eu tout le succès voulu à Londres et a été retirée.

Mme Sarah Bernhardt ferait une tournée en Angleterre cet été.

Mme James Potter, dans le rôle de *Charlotte Corday*, la semaine dernière, a blessé d'un coup de poignard au côté M. Kyrle Bellew qui remplissait le rôle de *Marat*. L'actrice ne s'est aperçue de l'accident que lorsqu'elle a vu le sang de Bellew tacher ses habits.

La blessure, toutefois, a été insignifiante.

M. Duquesne, qui tient le rôle de *Napoléon* dans *Mme Sans-Gêne*, est le mari de Mme Duriah Duquesne,

une chanteuse légère de grand talent et qui a fait une brillante saison à la Nouvelle-Orléans.

Mme Dargissonne va bientôt revoir les rives ensoleillées et fleuries de la belle France.

A titre de renseignement, je dirais que Mme Dargissonne, comme contralto, n'a jamais été une seule fois sans engagement, et que son gosier et son talent lui valent des appointements variant de 1,500 à 2,000 francs par mois.

Franz de Suppé, le compositeur autrichien, est mort la semaine dernière dans la villa qu'il habitait aux environs de Vienne. Il était âgé de 75 ans.

Tout enfant, Suppé se passionna pour la musique. A dix-neuf ans, il se rendit à Vienne avec l'intention de suivre les cours de l'université; mais il y renouça bientôt pour apprendre à jouer de divers instruments et pour étudier la composition.

Par la suite, il devint chef d'orchestre du théâtre de Joseph-Stadt. Ce compositeur a fait représenter un certain nombre d'opéras, notamment *Boccace* et *Fatinitza* qui lui rapportèrent une fortune en droits d'auteur.

Il a aussi écrit nombre de symphonies, de quatuors et de musique d'église.

Son ouverture de *Poète et Paysan*, si souvent jouée dans les concerts militaires, est un vrai bijou de symphonie et d'orchestration.

La musique de Sousa sera à Montréal samedi et dimanche prochain. Il y aura en tout quatre représentations qui seront données au Manège militaire (Drill Shed). Dimanche, une des représentations sera donnée au bénéfice du 65ème bataillon.

On donne cette semaine, au Royal, une pièce sensationnelle intitulée *The Galley Slave*. La mise en scène est des mieux réussies, et les décors et les costumes sont luxueux.

Vraiment, le théâtre Royal est un lieu d'amusements où, à des prix extrêmement populaires, le public amateur peut entendre ces œuvres d'art qui ont eu le plus retentissant succès sur la scène américaine.

La semaine prochaine, *Lost in London*.

Le Queen's n'est pas resté en arrière cette semaine. Rose Coghlan et son frère se sont fait entendre

deux jours suivants dans plusieurs pièces de leur répertoire. Bonne salle à chaque représentation. Il est fortement question au Queen's de faire une courte saison d'été.

IVANHOE.

M^{lle} CECILE DEGOYON

Ce n'est pas notre intention de faire ici une biographie de Mlle Cécile Degoyon que tout notre public a pu applaudir pendant deux saisons consécutives au théâtre de la rue Ste-Catherine. Plusieurs confrères ont d'ailleurs raconté, avec quelques variantes il est vrai, que cette aimable artiste était née à Carpentras, dans le département de Vaucluse (France), en 18***, que son père, musicien distingué, lui donna les premières leçons et que, sous la tutelle prévoyante d'une mère, chanteuse fort appréciée, elle se prépara à faire ses débuts au théâtre après avoir, au préalable, passé deux ans au Conservatoire de Paris.

Certes, la carrière artistique de Mlle Degoyon est une des mieux remplies et a toujours été des plus brillantes.

Elle a autant conquis son excellente réputation de comédienne et de forte chanteuse par sa grâce que par son talent et, disons-le ici, notre public l'a longuement choyée, fêtée, acclamée.

Mlle Degoyon est une des infatigables de la rampe, dévouée complètement à son directeur et prête à tout entreprendre pour faire face aux exigences de la situation, qui, au théâtre, n'est pas du tout drôle parfois.

Elle est au nombre des courageuses qui n'ont pas reculé devant l'entreprise hardie de convaincre notre public qu'une troupe d'opéras français pouvait parfaitement s'implanter au Canada.

Et pourquoi, à Montréal, une troupe française ne serait-elle pas subventionnée par le public tout comme en France. N'est-il pas incontestable que le théâtre est le foyer vers lequel toutes les nobles aspirations de l'art, du vrai, du beau, du sublime, doivent tendre quand l'enseignement qu'on y reçoit est tout moral.

Oui, nous le croyons fermement, ce fut une heureuse initiative que cette innovation artistique au sein de la grande métropole et nous devons nous en réjouir.

Mlle Degoyon, qui en quelque sorte a été "l'âme de la troupe" qui a fait la première saison d'opé-

ra à Montréal, méritait que nous consacrons quelques lignes à sa louange dans ce journal. Ses amis et ses admirateurs, nous en sommes sûrs, nous en saurons tous gré.

LE SPORT

Favorisés par un temps splendide, les tournois de crosse et de baseball sur le terrain du National, le jour de la fête de la Reine, ont obtenu le plus vif succès.

Le National avait mis en ligne deux équipes, l'une de base-ball, l'autre de crosse.

La première s'est mesurée contre le club de St-Albans, la seconde contre celui de Cornwall.

L'équipe de base-ball se composait de Messieurs :

L. Belcourt, Pitcher.
Bell, Second but.
Lane, Premier but.
Page, Short stop.
Seale, Centre field.
Lussier, Troisième but.
Gauthier, Left field.
Michaud, Right field.
Brouillet, Catcher.

Le club St-Albans mettait en ligne, avec désignations correspondantes, MM Pond, Dinsmore, Daly, C. Prowse, Millett, Carke, Mitchell, A. Prowse, Koyt.

La victoire est restée au club de St-Albans avec 15 parties contre 5.

Le tournoi de crosse a été fort intéressant. Les National ont fait preuve d'habileté et ont racheté en partie leur défaite au base-ball.

Le National avait mis en ligne Messieurs :

Foley, Goal.
Martineau, Point.
Bark, Cover-point.
Abbott, défense.
Marcelin, défense.
Valois, défense.
Valpitre, Centre.
Rochon, Home field.
White, Home field.
Valois, Home field.
McVey, Outside ;
Boyer, Inside.

Les Cornwalls, un vieux club, bien entraîné, connaissant la lutte et ayant du truc, alignait, avec les dénominations correspondantes à celles ci-dessus, MM. Murphy, Rivière, Meldon, Criter, Lewis, J. Adams, Tobin, Turner, O'Neil, Broderick, Power, McCatcheon.

M. Laurier a alors quitté l'estrade pour aller sur le terrain et la foule a applaudi à outrance notre éminent compatriote.

M. J. M. Fortier et M. L. O. David accompagnaient M. Laurier, qui a adressé quelques mots agréables aux membres des deux clubs, puis déposé la balle entre deux classes. C'était le signal du combat.

Il s'est joué neuf parties, et par le tableau suivant on verra la durée de chaque partie et le nom du *scorer* :

1.....National.....Boyer.....	20.00
2.....".....White.....	30
3.....".....Valois.....	4.00
4.....Cornwall.....McCutcheon.....	3.00
5.....National.....White.....	3.00
6.....Cornwall.....Broderick.....	1.30
7.....National.....Boyer.....	3.00
8.....Cornwall.....Powers.....	6.30
9.....National.....McVey.....	4.00

Les Capitals, à Ottawa, viennent de remporter la victoire dans le premier tournoi de crosse contre les Shamrocks

Les Shamrocks ont gagné 7 parties ; les Shamrocks 3. C'est vraiment renversant.

Mais attendons.

Voici les noms des joueurs de chaque club :

Capitals

MM. Crown, Goal.

Patterson, Point.

Quinn, Cover-point.

Devine, H. Carson, James, Defence-field.

G. Garson, Centre.

Carleton, Ketchum, Smith, Home-field.

J. Murphy, Outside home.

J. Powers, Inside home.

F. Bissonnette, Capitain.

Shamrocks

MM. J. McKenna, Goal.

Stinson, Point.

Moore, Cover-point.

Murray, O'Brien, Hinton, Defence field.

Kelly, Centre.

Neville, McKeown, O'Meara, Home field.

Danaher, Outside home.

Tucker, Inside home.

F. O'Reilly, Captain.

Juge—F. C. Chittick.

Arbitres—C. Cleandinneng, A. L. Draper.

Time Keepers—M. Pyke, D. Tansey.

Corbett va commencer à s'entraîner à Ashbury Park, New-York, dès le premier juin, afin d'être prêt à rencontrer Fitzsimmons pendant l'été.

Le combat aura sûrement lieu aux

Etats-Unis. Corbett pèsera 195 livres quand il entrera dans l'arène.

Le monde n'est pas si grand après tout, que Corbett et Fitzsimmons ne puissent pas se rencontrer.

⑥

C'est vendredi que doit avoir lieu les différents assauts de boxe donnés au bénéfice de l'arbitre Jimmy Dwane, si populaire dans le monde du sport.

Tout d'abord, Costello se mesurera pendant quatre reprises avec LaBlanche, puis viendra le tour de French, Murphy, Woods et autres.

Le prix d'entrée sera réduit de manière à attirer une foule considérable.

⑦

Jack Burke, un boxeur anglais, est actuellement à Montréal. Burke voudrait bien se mesurer avec Stanton Abbott moyennant un pari de \$500. Ces deux boxeurs sont des *light-weights*.

⑧

La société de vénérie de Montréal organise une exposition de chiens qui sera tenue du 31 mai au 1er juin. Les entrées sont déjà fort nombreuses et les directeurs s'attendent à n'avoir pas moins de 300 chiens de toutes les parties du pays.

⑨

Le club de pêche de Joliette vient de se choisir le bureau de direction suivant :

Président, Jos. Rivard ; vice-président, J. M. Tellier, M. P. P. ; secrétaire, E. G. Piché ; trésorier, L. N. Ducondu.

Directeurs : MM. Siméon Piquette, J. A. Renaud, J. A. Laroche, Georges Desroches et F. O. Dugas.

⑩

Le yacht club de St-Jean a fait l'élection de ses officiers.

M. Albert Murray a été élu président et M. L. S. Parizeau vice-président. Les directeurs suivants ont été nommés :

MM. A. J. Wight, A. Léger, E. S. Parizeau, C. A. Bissett, R. Goold, T. L. Dixon, H. St-Mars, J. B. Trésider et Albert Murray.

Le trésorier du club a un surplus de \$819 en mains.

HERCULE.

LES ENFANTS PRODIGES

Un pays qui n'aime guère les enfants prodiges, c'est les Pays-Bas.

Un jeune pianiste phénoménal, nommé Koczalsky fait en ce moment des tournées. Dans deux villes, procès-verbal a été dressé contre la mère de ce jeune pianiste, pour infraction au travail des enfants.

JOËL

EPISODE DE LA GUERRE DE 1870.

I

Quand la guerre éclata, Joël ne s'émut point. Il n'avait aucune idée de ce que c'est que le patriotisme. Il aimait sa Bretagne, certes de tout son cœur, mais inconsciemment, et son petit village de Saint-Pol, le plus perdu peut-être, le plus sauvage de la côte, avec ses quinze masures et ses cinquante-quatre habitants, pauvres pêcheurs pensifs, à la parole rare, au geste lent. Il aimait sa terre avare et dure, couverte d'herbes maigres. C'était là qu'il avait vu le jour, là qu'il avait été heureux et malheureux, là qu'étaient nés et morts ses ancêtres, là que naîtraient et mourraient ses petits enfants. Les âpres routes où il courait pieds nus, et surtout le chemin rouge de bruyères où pour la première fois il avait senti battre son cœur près de la douce Janik qui marchait à son côté, les vastes dolmens, ouvrages de fées et de sorciers, monuments fantastiques debout dans la campagne, il aimait toutes ces choses, il avait pour elles une tendresse toute pleine de respect et de superstition. Il aimait aussi le grand ciel souvent brumeux qui s'étendait au-dessus de sa tête. Il était quelquefois si doux, ce ciel, d'un bleu si tendre, avec ses étoiles indécises ! Et l'Océan, le sombre et mystérieux Océan, si plein d'attrance et d'horreur, auquel il se livrait sur sa petite embarcation, ses colères, ses rugissements lugubres, ses repos bercés, il avait tout ça dans le cœur. Mais à part l'Océan, le ciel et les quelques kilomètres de côte qu'il connaissait, il n'aimait rien. Au delà d'un certain cercle, c'était pour lui le mystère. Il savait bien pourtant que la Bretagne n'est qu'une petite partie d'un immense pays appelé la France et que lui, Joël, était Français avant d'être Breton. Un vieux lui avait dit que la France s'étend jusqu'à une autre mer, toute bleue, celle là, tout ensoleillée, bordée d'arbres magiques. Cela ne l'intéressait pas. Quel rapport sa vie de tous les jours pouvait-elle bien avoir avec les destinées d'un pays comme la France ? Il serait soldat, il le savait, mais plus tard. Pour l'instant, il n'y songeait guère...

Il ne rêvait pas un autre destin que le sien, pas tout rose cependant... Le dimanche, il allait à la messe que venait célébrer, dans la petite chapelle au clocher branlant,

le recteur d'un village voisin, un vieil apôtre, hirsute, infatigable, qui taisait trois lieues par des chemins impraticables pour venir jusqu'à Saint-Pol. Le soir, après vèpres, à la nuit tombante, Joël s'en allait à travers la lande avec Janik, sa promise. Ils ne se disaient rien. Ils marchaient, en se tenant la main, regardant d'un air béat le ciel, la mer, cette double immensité moins vaste que la paix de leur bonheur. L'avenir souriait triomphalement à Joël dans les yeux clairs de Janik.

Pas plus que la nouvelle de la déclaration de guerre, les nouvelles successives des premiers enthousiasmes détruits et des premiers défaites survenues n'alarmèrent le jeune gars.

Il commença seulement à s'inquiéter quand il apprit que dans les villes voisines, puis dans les villages, on recrutait tous les jeunes gens en âge d'être soldats pour les emmener défendre Paris que les Prussiens menaçaient d'un siège. Mais il songea :

" Je n'ai que dix-huit ans, et on ne peut pas me prendre pour être soldat avant trois ans d'ici."

Tout à coup, au milieu de la semaine, M. le recteur, le vieil apôtre, parut.

Il venait, tout plein de feu, conter aux villageois les malheurs du pays, exhorter les garçons de dix-huit à vingt ans,—il y en avait juste quatre à Saint-Pol,—à s'armer de leur plein gré et à partir avec les autres. Les gens de Saint-Pol n'étaient pas des sceptiques et s'inclinaient devant la soutane de M. le recteur. La parole du vieillard était sacrée. Il parla en chaire, il alla chez les gens, et fit tant et si bien, à grands coups d'éloquence patoise, que deux jours après, il ne restait plus à Saint-Pol que Joël qui s'entêtait dans sa félicité.

Mais on le regarda de travers et il eut une scène entre son père et sa mère. Sa promise, un peu honteuse de lui, le bouda. Il dut s'en aller à son tour.

" Tu comprends bien que ça me peine aussi, lui dit Janik... Mais va mon Joël, tu reviendras. Je t'aime bien, tu sais... Je ne t'oublierai pas... Tous les jours, j'irai prier la Vierge pour toi, et je dirai mon chapelet à ton intention..."

Il l'embrassa, et dès le lendemain, après avoir serré longuement le père et la mère dans ses bras, il s'en fut. Quand il eut quitté le hameau et qu'il fut arrivé à l'entrée de la lande, il se retourna et du haut d'un rocher contempla sa maison.

" C'est là pourtant, se dit-il, que

sont les seuls êtres que mon cœur aime... Je ne les reverrai peut-être bien qu'au ciel... Mais pourquoi donc faut-il que l'on s'en aille comme ça ?... Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?..."

Il se remit en marche et disparut parmi les bruyères.

II

Alors commença pour lui une vie étrange, toute pleine d'étonnements, de cahots, de surprises. A la ville, où s'opérait le rassemblement des hommes, on lui mit d'abord entre les mains un fusil qu'il considéra avec stupéfaction, sans oser presque y toucher. Il fut équipé comme un soldat. On lui fit faire l'exercice, on lui apprit sommairement le maniement de l'arme. Il était là avec d'autres Bretons comme lui, et il était tout étonné de trouver à beaucoup un visage content et des yeux animés. Et toute la journée, c'étaient des allées et venues sur la place de la ville, au milieu de hautes maisons. Joël était commandé par des messieurs ayant un grand sabre. On lui dit que c'étaient des officiers, des gentils-hommes du pays qui devaient mener à Paris les troupes de Bretagne. Et dans ce tumulte, dans cette vie, dans ce bourdonnement, Joël égaré, perdu, se sentait seul et avait une envie folle d'appeler sa mère.

Tout à coup, parmi les recrues, il aperçut un de ses compatriotes de Saint-Pol. Eperdu, il se précipita vers lui.

"Qu'est ce que tout ça veut dire ? s'écria-t-il. Est-ce que tu comprends quelque chose toi ?"

L'autre répondit d'un ton qui étonna Joël :

"Oui, je commence..."

Joël le regarda comme un homme supérieur.

"Moi, je ne comprends goutte, dit-il avec désolation.

—Plus tard, mon enfant, cela viendra, il faut l'espérer," dit une voix rude à son côté.

Joël se retourna et vit près de lui M. le recteur.

"Vous venez à Paris avec nous, monsieur le recteur ? s'écria-t-il.

—Oui ; n'aurez-vous pas besoin, à l'occasion d'un prêtre qui vous donne une bonne absolution, si par hasard il vous arrive malheur ? Nous allons nous battre, mon enfant, et c'est plus que jamais le moment de penser au bon Dieu."

Une voix ajouta près de Joël :

"Une balle est si vite reçue !"

Une balle ! En effet, ce devait être terrible, cela ! Car, la veille, pendant une grande partie de la journée, Joël, sous les ordres de ses

officiers, s'était exercé à tirer plusieurs coups de fusil dans une cible placée loin de lui, et la cible, et surtout le mur autour de la cible, étaient criblés de petits trous.

Un officier avait dit :

"Quand vous aurez les Prussiens au bout de votre fusil, il faudra tâcher de ne pas les manquer et de ne pas jeter votre poudre aux moineaux. Rappelez-vous que vous allez combattre pour la France, pour votre pays..."

Puis vint l'heure du départ pour la capitale. Tout le bataillon, l'arme au pied, attendait, impatient, sur la place, et les femmes du pays, les larmes aux yeux, distribuaient aux garçons des provisions de bouche et c'étaient des remerciements qui n'en finissaient plus. Le recteur passa dans les rangs et, gravement donna à chaque soldat un scapulaire et une petite médaille de sainte Anne. Tous la baisèrent pieusement et se la passèrent au cou.

Soudain un grand silence se produisit et Joël se tourna vers un coin de la place où tous les yeux s'étaient portés. Il vit là apparaître un jeune homme, petit à la moustache brune, un officier qui portait, attaché à une hampe, un vaste morceau d'étoffe tricolore.

Un voisin de Joël dit :

"Voici le drapeau."

Un commandement éclata dans les airs :

"Portez... armes ! Présentez... armes !"

Les jeunes gens présentèrent les armes au drapeau qui s'était placé devant eux, entouré de sa garde d'honneur. Les officiers mirent le sabre au clair. Les bourgeois assemblés sur la place ôtèrent leur chapeau silencieusement. Des femmes, aux fenêtres, s'essuyaient les yeux de leurs mouchoirs. Joël contemplait toutes ces choses en ouvrant de grands yeux, un peu ému de ces hommages solennels qu'on rendait à ce lambeau d'étoffe. Il se demandait si le saint-sacrement n'y était pas caché.

"Mes enfants, dit à ses hommes le commandant du bataillon, un grand maigre, à la figure toute jaune, aux yeux clairs, à la moustache tombante, c'est en volontaires que beaucoup d'entre vous partent et donnent leur vie à la France. D'ordinaire, on attend un peu de temps avant de présenter aux soldats leur étendard. On attend que leur éducation militaire soit suffisamment avancée, qu'ils soient suffisamment instruits des principes de l'honneur et de la grandeur de la patrie. On ne consent enfin à développer devant eux les plis de leur drapeau qu'au jour où ils sont dignes de le

contempler... Voilà cinq jours à peine que vous êtes soldats, et vous en êtes dignes, mes enfants. Car nous sommes dans un temps de guerre où ce n'est plus en chambre qu'on apprend le patriotisme. La patrie parle assez haut aujourd'hui pour se faire entendre de tous les cœurs, fussent-ils enfouis dans les provinces les plus lointaines. Votre présence sous les armes en est un magnifique témoignage. Allez donc, et ne quittez jamais des yeux votre étendard. Aimez-le, mes enfants, et songez qu'il n'est pas seulement l'image de la patrie, mais la patrie elle-même. C'est la France que vous emportez au milieu de vous. C'est la Bretagne, votre pays à tous en général, votre village à chacun de vous en particulier, la terre que vous aimez, votre famille enfin... Vous voyez bien que c'est sacré..." Le commandant s'interrompit, très sincèrement ému par ses propres accents.

Joël tressaillit. Une étincelle, très petite, avait lui dans son âme et elle ne devait pas s'éteindre.

III

Les jours qui suivirent furent sombres et terribles. L'impression salutaire faite sur l'âme de Joël par le discours du commandant sembla tout d'abord s'effacer complètement en lui. Ces jours furent consacrés au voyage du bataillon et à son installation à Paris. Ce furent des marches, des allées et venues, des attentes lugubres sur les quais des gares, des changements de trains, des empilements d'hommes dans des wagons de troisième classe et dans des fourgons à bestiaux. Joël, du fond de son compartiment, regardait d'un air hébété fuir par la portière les poteaux télégraphiques ; il écoutait les coups de sifflet qui lui semblaient des hurlements de douleur, et dans les bouffées de vent et de fumée qui tout à coup entraient par la fenêtre, dans le tumulte des gares, dans le vertige effrayant du voyage, il pensait à son cher village de Saint-Pol, dont chaque tour de roue de l'affreuse machine l'éloignait à chaque seconde davantage. Un long déchirement se produisit en lui. Il lui semblait qu'on lui arrachait violemment un morceau de son cœur, et ses yeux bleus remplis de larmes, alors que, haletant, le train l'emportait dans des régions inconnues, semblaient refléter encore le pâle azur du ciel breton que déjà ils ne pouvaient plus voir.

Et, pour se remonter, il tâchait de penser au drapeau. C'est-à-dire à la Bretagne, qui voyageait avec lui. Mais il secouait la tête en se disant :

“ Non, ce n'est pas la Bretagne, ce morceau d'étoffe ! Non, la Bretagne, je l'ai laissée là-bas... Le pays, c'est là où l'on a les gens qu'on aime... Le pays ne vient pas avec nous quand nous partons.”

Aux approches de Paris, il vit de nombreuses maisons éparses dans la plaine, pas de petits villages groupés chaudement autour de leur église, comme là-bas, au pays. Les campagnes étaient solitaires. De distance en distance, sur la grande route, des paysans se dirigeaient vers la capitale, traînant des voitures à bras ou conduisant des carrioles dans lesquelles étaient entassés leurs pauvres meubles. Ces malheureux fuyaient devant l'invasion et venaient demander un refuge à la cité-mère. Le train s'engouffra dans Paris, passant avec fracas entre les sombres murailles des fortifications que l'on couvrait de gabions et de sacs de terre et au pied desquelles attendaient, lourdement assises sur leurs affûts, d'énormes pièces en bronze de douze et vingt-quatre.

Joël voyait tout cela dans un éclair. Quelques minutes après, le train s'arrêta, jetant sur le quai de la gare une nouvelle provision d'héroïque chair à canon.

Joël fut logé, avec un de ses compatriotes de Saint-Pol, chez un boutiquier du faubourg Saint-Germain, dans un entresol bas et fumeux. Tous deux couchèrent là sur des lits de sangle, aussi bien traités que possible, en ces temps d'angoisses et d'appréhensions, par le petit commerçant chez qui ils étaient tombés et qui faisait partie de la garde nationale. Joël l'enviait, ce père de famille, cet époux bien choyé, qui partait le matin à l'exercice et qui revenait le soir dîner entre sa femme et son enfant.

Pendant plusieurs jours, le bataillon de Joël resta inactif. Dans la journée, les officiers réunissaient leurs hommes pour les perfectionner dans le maniement de l'arme. Le soir, Joël et son compagnon regagnaient leur entresol et là, s'asseyaient chacun sur son lit et se regardaient silencieusement en remuant lentement la tête du haut en bas et en poussant de gros soupirs. Ils ne se disaient rien, parce qu'ils n'avaient rien à se dire. Joël connaissait à fond les pensées et les sentiments de son compagnon, qui lisait à livre ouvert dans le cœur de Joël. Ce fut une période de lourd ennui, de démoralisation lente et fatale. Les deux gars en venaient à se demander si leur enfance n'était pas un rêve et s'ils avaient réellement un village, des parents et une promise. Ce n'étaient plus déjà les beaux jeunes hommes d'autrefois,

puissants et forts, les campagnards tout imprégnés encore de l'atmosphère de la pleine et du large. Leurs joues se creusaient, leurs yeux devenaient ternes, n'étant plus les miroirs de l'immensité, et ils auraient infailliblement succombé à cette maladie de langueur qui les dévorait si un événement grave n'était venu les secouer brutalement et les tirer de leur torpeur, en les forçant de passer de la rêverie à l'action. Le bataillon dut opérer une sortie. On se battait au sud de Paris—un engagement partiel entre l'infanterie de ligne et les Allemands—et du renfort serait nécessaire peut-être.

IV

Le temps était sombre, le ciel bas. L'hiver promettait d'être aussi rude que l'été avait été beau. Une pluie fine tombait, impitoyable, sur tous ces dos courbés qui s'acheminaient dans la boue vers le champ de bataille. Par ce temps détestable, la campagne paraissait à Joël plus affreuse encore et plus dépouillée qu'à son arrivée à Paris. C'était partout l'image de la mort et de la solitude. Il pensait : “ C'est donc cela, la guerre ? ” Il regarda machinalement le drapeau qui marchait au milieu d'eux et qui pendait lamentable sur sa hampe, tout flasque et tout trempé de pluie. Joël était morne. Seule, l'idée qu'il allait se battre lui donnait un léger frisson d'inquiétude et de plaisir à la fois. La bataille, c'était l'inconnu, et l'homme a toujours en lui un désir inquiet de l'inconnu.

Peu à peu, à mesure que l'on approchait du terme, les têtes, courbées vers la terre, se relevaient. Tout à coup, on entendit au loin le crépitement de la fusillade. Certains pâlirent. La chair est faible. La plupart sentirent leur cœur battre d'une émotion étrange. Les mains étreignirent le fusil d'un mouvement plus nerveux. On se réveillait, à ce bruit, de l'engourdissement du départ. Le drapeau lui-même se mit à palpiter comme un être vivant. Il semblait dire au bataillon : “ N'oubliez pas que je suis là ”

Les Bretons campèrent dans un champ situé au croisement de deux routes, en attendant qu'ils reçussent l'ordre de s'engager eux-mêmes.

Ils entendaient impatiemment la bataille qui se livrait à côté d'eux, derrière un pli de terrain, toute proche. Ils voyaient, au delà du plateau, une légère fumée blanche flotter continuellement dans l'air. Ils voyaient aussi passer sur la route des civières emportant des blessés. L'action était plus importante qu'on ne l'avait cru d'abord et grandis-

sait. Ils se mangeaient le cœur, là, dans leur inaction, tandis que la pluie ruisselait le long des fusils formés en faisceaux. Silencieux, ils suivaient de l'oreille les péripéties du combat et, les lèvres serrées, attendaient. A un moment, Joël entendit un officier, près de lui, dire à mi-voix :

“ Allons, je crois qu'on n'aura pas besoin de nous aujourd'hui.”

Soudain, la compagnie de Joël reçut l'ordre de donner. Chacun s'empara fébrilement de son arme. On vit se glisser les hommes le long d'une haie vive. Par les interstices de cette haie, ils voyaient se dérouler devant leurs yeux le champ de bataille tout entier. Les lignards, qui d'abord avaient eu l'avantage, surpris de flanc, devaient battre en retraite. Les Bretons s'agenouillèrent en un point de la haie, invisibles, chargèrent leurs armes et visèrent.

“ Feu ! ” commanda un officier.

Une décharge retentit, et les hommes furent enveloppés en un instant d'un nuage de fumée. Quand le nuage se dissipa, ils virent au loin les fantassins allemands hésiter et suspendre leur marche en avant. Les lignards reprirent avantage.

Joël, passionné, la sueur au front, suivait la scène des yeux en rechargeant son arme. La fumée avait trahi la retraite des Bretons. Les officiers firent prendre à leurs hommes le pas gymnastique et les conduisirent, toujours en longeant la haie, à environ trois cents mètres de leur première position. Ils recommencèrent de là une nouvelle décharge, puis, un peu plus loin, une troisième. Ils allaient et venaient, s'agenouillant et tirant, se relevant et recommençant vingt fois la même manœuvre. La haie était devenue pour les Allemands un point de mire où convergeaient toutes leurs balles. Les Bretons les entendaient siffler au-dessus de leurs têtes. Elles volaient, cassant les branches et atteignant à travers la haie plusieurs hommes qui s'abattirent, sanglants. Le compagnon de Joël tomba raide mort à son côté. Cette vue exaspéra le gars qui se mit à tirer avec une sorte de rage. Pas un mot ne se prononçait. Par instants, un cri étouffé s'élevait, un homme portait la main à sa poitrine, lâchait son arme et s'écrasait lourdement sur la terre détrempée. Il se signait et mourait. M. le recteur était là, sous les balles, qui recueillait leurs dernières paroles. Il finit par tomber, lui aussi. Joël vit tout à coup sa longue forme noire gisant dans l'herbe, les bras ouverts, et il

Suite sur la 139e page.

MARGUERITE

ROMANCE

Paroles de O. PRADÈRE.

Musique de CH. GOUNOD.

PIANO. **ANDANTE.**

The piano introduction consists of two staves. The right hand starts with a whole note chord, followed by a series of eighth notes. The left hand plays a steady accompaniment of eighth notes. Dynamics include *cresc.* (crescendo) in both hands.

Si le bon - heur à sou - ri - re t'in-

The vocal line begins with a whole rest, followed by a melody of eighth notes. The piano accompaniment features a rhythmic pattern of eighth notes in the right hand and a steady accompaniment in the left hand. Dynamics include *dim.* (diminuendo) and *p* (piano).

vi - te Jo - yeux a - lors, je sens un doux é - moi, Si la dou-

The vocal line continues with a melody of eighth notes. The piano accompaniment maintains the same rhythmic pattern. Dynamics include *p* (piano).

leur t'ac-ca-ble, Mar-gue - ri - te, O Mar - gue - ri - te O Mar-gue-

ri - te, Je pleure a - lors je pleu - re com - me toi.

Com-me deux

cresc. *cresc.* *dim.* *p*

fleurs sur u - ne mê - - me ti - ge No - tre des - tin sui - vait le mê - - me

cours De tes cha - grains en frè - re je m'af - fli - ge. O Mar - gue -

cres - *cen* - *do.* *dim.*

ri - te, ô Mar - gue - ri - te, Comme u - ne sœur je t'ai - me - rai tou -

dim.

jours, ... Je t'ai - me - rai tou - jours, ... Je

t'ai - me - rai tou - jours, ...

resta un instant saisi d'horreur devant ce meurtre sacrilège.

Soudain, une clameur d'épouvante s'échappa des poitrines. Une grêle de balles venait d'assaillir les Bretons par derrière. On les avait tournés. Le détachement était pris entre deux feux. Tout d'abord ce fut un désarroi général. Une panique folle se produisit. Mais les officiers rallièrent vite leurs hommes. Le reste du bataillon vint au secours. On se rua vers l'ennemi. On l'approcha même de si près que bientôt toute fusillade devint impossible. On dut se battre à la baïonnette. Un combat corps à corps s'engagea, sombre et silencieux.

C'est alors qu'un second cri, cri d'un seul cette fois, plus déchirant que la clameur de tous, se fit entendre non loin de Joël :

"Le drapeau ! Sauvez le drapeau !"

Joël, à ce cri, reçut comme une secousse électrique. Il tourna la tête et vit le drapeau, sanglant et déchiré, entre les mains d'un soldat allemand. Le porte-drapeau, le petit officier à la moustache brune, venait de tomber frappé d'une balle de pistolet. C'est lui qui, avec le dernier soupir, sentant que l'on arrachait violemment de sa main affaiblie les plis de l'étendard, avait exhalé cette plainte.

Quel éclair traversa le cerveau du paysan ? Il n'avait entendu jusqu'alors que des paroles, il en venait aux actes qui expriment et confirment les discours. Il fondit sur le drapeau comme une fauve, avec un cri de rage. D'autres se ruèrent aussi. Il l'atteignit le premier, d'un coup sec arracha l'étoffe de la hampe et la fourra sous sa chemise, en loques, contre la peau.

Une balle l'atteignit. Un nuage voila ses yeux. Il chancela et tomba.

V

Quand il revint à lui, il gisait encore sur le champ de bataille devenu désert et silencieux. Il voulut se lever. Une douleur le fit retomber. Il pensa :

"Je vais mourir."

Et il se dit que M. le recteur était là, tout près de lui sans doute, mort. Et il eut le cœur serré d'une angoisse inexprimable. M. le recteur était pour lui la personnification même de sa Bretagne, de son village. Il tâcha de le voir. Mais il ne pouvait tourner la tête à droite, ni à gauche. Il devait regarder droit en l'air, vers le ciel où il espérait bien que son âme s'envolerait tout à l'heure.

Il prêta l'oreille aux bruits con-

fus qui s'élevaient de la plaine. La lutte avait cessé. On entendait, à une grande distance, les derniers coups de feu. Des oiseaux chantaient dans un arbre dont Joël n'apercevait que le sommet. Le soir tombait. Le vent avait balayé les nuages, et l'azur s'étendait, immense coupole, au-dessus de la tête du jeune homme. Un instant, il se crut transporté à Saint-Pol.

"C'est le ciel de la Bretagne," gémit-il.

Et il crut entendre au loin la plainte de la mer et la chanson que chanta sa fiancée en rentrant au village. Il vit des oiseaux fuir bien loin dans l'air, et il pensa aux mouettes qui accouraient du large.

Tout à coup, il songea au drapeau. Il porta vivement la main sur sa poitrine et en tira l'étendard tout ensanglanté. Il respira. On n'était pas venu le lui voler pendant son évanouissement.

Alors, les larmes aux yeux, il contempla longuement ce morceau d'étoffe qu'il soutenait un peu au-dessus de sa tête. Il murmura le mot "France" et le trouva doux. Puis il approcha le drapeau de ses lèvres et, passionnément, le baisa. Il croyait étreindre et caresser le père, la mère, et aussi Janik.

Puis il ferma les yeux. Une faiblesse immense l'envahit. Sa tête retomba sur le sol et, les bras croisés, il mourut avec un sourire.

Auguste VILLEROY.

RECREATION

No 10—ENIGME

De la chair des mortels nos cinq bouches
[sont pleines,
Et nous en jouissons en hiver à souhait ;
Si nous perdons un frère, alors chacun
nous hait,
Nous jetant en un coin au rang des choses
[vaines ;
Dociles nous faisons par ordre des humains
Presque tout ce qu'ils font avec leurs
propres mains.

Solution de l'énigme No 9—*Le raisin.*

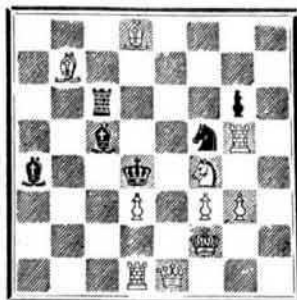
UN CONSEIL PAR QUINZAINE

Nettoyage des dentelles crème.— Pour redonner à la dentelle la couleur d'écreu qu'elle a perdu par le nettoyage, faites trember vos dentelles blanches dans une dernière eau de thé très fort. Repassez sur la planche à dentelle, avec des fers convenablement chauds, déroulant votre dentelle au fur et à mesure. Avec les précautions que nous vous indiquons, vos dentelles seront absolument comme neuves.

LES ECHECS

PROBLEME No 9

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en 2 coups.

SOLUTION DU PROBLEME No 8

Blancs	Noirs
1 D 3 R	1 C pr D (au A B C)
2 C pr C éch	2 R 3 R
3 F 5 FR mat	Si 2 R 5 D
3 F 5 FD mat	Si 2 R 3 F
3 C 5 R mat	

(A)

1 D 3 R	1 R 3 F
2 C 5 R éch	2 R 4 D
3 F pr P mat	

(B)

1 D 3 R	1 T pr C
2 D 5 FD éch	2 R 3 R
3 D pr C mat	Si 2 R 5 R
3 D pr C mat	

(C)

1 D 3 R	1 F 6 D
2 F pr P éch	2 R 3 F
3 C 5 R mat	

UN BRAVE GÉNÉRAL CHINOIS

Le général Eko-Tanga, stationné près de Moukhdén, rendant compte de ses opérations au ministère de la guerre chinois, s'exprime ainsi :

Les Japonais n'entendent absolument rien à l'art de la guerre. Du 23 novembre 1894 au 4 janvier 1895, j'estime que j'ai mis 2,000 de leurs hommes hors de combat.

Et, plus loin, le rival du général Boum donne un spécimen de sa savante tactique :

Tout récemment, j'avais lancé contre eux 1,000 de mes meilleurs soldats, porteurs de drapeaux et suivis de 3,000 fantassins qui devaient semer la terreur dans leurs rangs. "Au lieu de les attendre courageusement et de pied ferme," les Japonais ont ouvert sur eux un feu très vif, de toutes les directions. Ce que voyant et afin d'éviter une inutile effusion de sang, j'ai donné l'ordre de battre en retraite et me suis transporté avec mon corps d'armée à douze milles de là...

C'est vraiment joli comme euphémisme

LA MODE

Nos lectrices trouveront dans ce numéro une couple de dessins (vignettes) représentant l'un un costume de garçonnet, l'autre un costume pour fillette de six à huit ans, tous deux faciles d'exécution et du plus joli effet. En voici la description :

Costume de garçonnet. — La blouse, très longue, se ferme en biais par les agrafes ; les boutons servent d'ornement entre les rubans de velours ou le galon placé de chaque côté. Une ceinture, avec boucle au milieu, retient la blouse à la taille. Pantalon allant jusqu'au genou. Col en lingerie, avec cravate de soie.

Costume pour fillette de six à huit ans. — Cette petite robe en cheviotte a un empiècement en broderie anglaise, sous lequel on froncé ou on plisse le corsage. Celui-ci peut s'arrêter à la taille ou ne faire qu'un avec la jupe. Dans ce cas, on froncera encore une fois le corsage à la taille et on cachera la couture de raccordement par la ceinture en satin ou en faille, fermée derrière sous un gros nœud. Col droit, en ruban ; manches à double bouffant, soutenues par une doublure ferme, et poignet ajusté. La petite robe s'agrafe au dos ; les plis, en se rapprochant, cachent la fermeture.

Nos lectrices nous pardonneront d'ajouter ici quelques renseignements sur la question des bas, question scabreuse à discuter, car ici les goûts sont autant partagés, dirons-nous, qu'il y a de jambes d'élégantes qui les portent. Vraiment, avant longtemps, nous verrons nos jeunes filles porter des bas de couleurs différentes au grand scandale des moralistes et des prudes.

N'oubliez pas, mesdames, qu'une jolie jambe est absolument indispensable. Si la nature, peu généreuse, vous a dotées de simples crayons en guise de mollets, arrangez-vous pour corriger la nature. Le choix des bas est très important. Il y a des bas qui grossissent la jambe, d'autres la diminuent, comme les rayures en long ton sur ton, car il ne faut pas de rayures de nuances vives ; on risquerait de ressembler à un arbalétrier du moyen âge. Les rayures en travers sont avantageuses, comme certaines couleurs de bas un peu claires, havane par exemple. Les bas très foncés conviendront aux grosses jambes. Maintenant si vous manquez vraiment de mollets, un peu d'étoffe, sagement disposée, pourra les remplacer. Avec les guêtres on évite ces recherches excessives,



Costume de garçonnet.



Costume de fillette de six à huit ans.

seulement on préfère laisser voir les jambes. La chaussure est aussi une question très délicate que chacune résout à sa façon. Les vraies sports-women chaussent le soulier spécial, les très élégantes le soulier lacé en chevreau fin, assorti aux bas. Les voyageuses préfèrent le brodequin souple ou le soulier solide. D'autres cherchent avant tout l'élégance et d'autres l'originalité.

Nous recommandons à nos lectrices d'aller visiter le magnifique établissement de modes de Mlle M. Piquette, situé au No 1777 rue Sainte-Catherine, porte voisine de Mme Naud.

LA GUITARE

La guitare, si longtemps dédaignée, tournée en ridicule et qui est devenue le synonyme des rengaines fastidieuses, reprend faveur, à ce que nous annoncent un journal parisien.

Des jeunes femmes, des jeunes filles bonnes musiciennes se sont appliquées à prendre des leçons, sont vite arrivées à "pincer" fort agréablement de la guitare. L'instrument est élégant. Il comporte un ruban décoratif. Les mains s'y placent avec grâce, la pose classique est heureuse ; avec du goût, une voix juste, même si elle est faible, en chantant ces simples romances de nos vieux compositeurs, qui demandent surtout du sentiment, peut être écoutée avec grand plaisir dans un salon.

Cela produit un contraste flatteur avec les grands effets de la musique moderne et permet de faire apprécier de plus modestes talents.

Des duos de guitare et de chant, soutenus au pianos par un accompagnement léger, sont d'un charmant effet. Mais il est important de choisir une musique spéciale et bien appropriée aux ressources limitées de l'instrument.

LA CUISINE

ŒUFS POCHÉS A LA DAUMONT — Faites pocher 7 ou 8 œufs ; prenez les chairs blanches d'un poulet cru ; hachez-les finement avec un tiers de leur volume de beurre ; mettez le hachis dans une terrine, incorporez-lui deux ou trois cuillères de maigre de jambon cuit haché, ajoutez deux jaunes d'œufs crus, deux cuillères de béchamel réduite, introduisez l'appareil dans une poche ; dressez sur le fond d'un plat en cordon pour former une rosace de 7 ou 8 compartiments.

Faites pocher l'appareil à la bouche du four, puis posez dans chaque compartiment un de vos œufs pochés que vous aurez tenu au chaud. nappez-les avec une sauce Soubise et servez.

Feuilleton du PASSE-TEMPS

LE SECRET DE L'ORPHELIN

IX

(Suite)

Xavier souriait d'un air incrédule ; sa cousine reprit sur un ton grave :

—Xavier, tu auras toujours confiance en moi, n'est-ce pas ?

Le jeune homme saisit la main de Gertrude et, la serrant :

—Cette petite main, dit-il, est celle d'une amie qui ne sait pas tromper ; je crois sentir en elle les moindres mouvements de ton cœur loyal. Pourquoi me méfierais-je de toi ?

—N'importe, si un jour quelqu'un m'accusait, promets de ne pas douter de moi un seul moment, de ne pas me juger avant de m'avoir entendue.

Xavier la regarda d'un air inquiet.

—Je te le promets, reprit-il enfin... mais à quel propos ?

Gertrude baissa les yeux et gardait le silence... on était arrivé devant la porte de l'Abbatiale.

—Entrons ! dit Xavier, on va procéder sans doute à quelque formalité judiciaire, et ta présence est indispensable.

Devant l'âtre de la cuisine, Fauchette et Pitois se chauffaient, chacun dans un coin, regardant le brasier sans souffler mot. Xavier s'étant informé de la présence de sa mère :

—Ils sont tous là-haut, dans la chambre de "réserve," murmura Pitois.

—Ils n'ont pas perdu de temps, grogna Fauchette ; c'est une bande de moineaux dans un champ de colza... Il faut les voir fouiller les armoires ; rien que ça serait capable de faire sortir notre pauvre monsieur du cercueil !

La chambre de "réserve" semblait en effet livrée au pillage. Toutes les armoires étaient ouvertes, et chacun des membres de la famille de Mauprié y furetait avidement en poussant des exclamations. La veuve, montée sur une chaise, comptait les piles de linge ; Gaspard soupesait l'argenterie, et les deux sœurs visitaient les tiroirs des commodes.

—Tout est par douzaine, disait la veuve, et presque rien n'a servi... Ah ! mon pauvre frère était économe et il avait du beau... Voyez-moi ces serviettes de toile des Vosges, comme c'est ouvré et comme la damasurie est fine !

—L'argenterie est à l'ancien titre, et elle pèse lourd, reprit Gaspard en frottant les couverts avec le pan de sa redingote ; je suis d'avis que nous la conservions, après y avoir fait graver notre chiffre.

Il fut interrompu par une exclamation joyeuse de Reine.

—Venez voir ma trouvaille ! s'écria la jeune fille, tenez, voici des pièces de dentelles... Est-ce beau ?... Voici des crêpes de

Chine, et puis dans ces petits écrins... Oh ! des colliers de perles et des pendants d'oreilles en pierre fine !

Mme de Mauprié était descendue rapidement ; Gaspard s'était approché et Honorine ouvrait de grands yeux. Ils étaient tellement affairés, qu'aucun d'eux ne s'aperçut de l'arrivée de Gertrude et de Xavier. Les deux jeunes gens, debout près de la porte d'entrée, contemplaient cette scène avec tristesse, et Xavier fronçait les sourcils d'un air de désapprobation.

—Voyez un peu ! dit Honorine en joignant les mains, qui aurait jamais soupçonné notre oncle de posséder de si belles choses ?

—Oh ! moi, fit Gaspard, j'ai toujours pensé que le vieux laid prêtait sur gages !

—Pfi ! Gaspard, pouvez-vous avoir de pareilles idées ! s'écria la veuve en examinant à son tour un crêpe de Chine ; je crois plutôt que mon frère avait autrefois ruminé quelque projet de mariage, et que ces bijoux étaient destinés à sa future.

—Ou n'aura pas voulu de lui, répliqua Gaspard, et c'est fort heureux... Si, au lieu d'être laid comme une chenille, M. Renaudin eût été un Adonis, nous ne viderions pas aujourd'hui ses tiroirs !

—Comme ces émeraude me vont bien ! dit Reine en essayant des pendants d'oreilles devant un grand miroir ; j'ai envie de les garder !

—Malheureusement, Mademoiselle, cela n'est pas possible pour le moment ! soupira une voix flûtée qui partait de l'entrée de la chambre.

Ils se retournèrent tous stupéfaits et aperçurent le notaire de Lachalade, dont la grosse figure souriante s'encadrait dans le chambranle de la porte entre-bâillée. Derrière lui on distinguait la tête pointue et chauve du juge de paix et la face enluminée de son greffier.—A l'aspect de ce trio, les traits de Mme de Mauprié s'étaient allongés, et Gaspard avait fait un geste d'impatience.

—Nous sommes en affaires, Monsieur, dit-il au notaire de son ton le plus hautain, et, à moins de choses urgentes, nous aimerions à ne pas être dérangés.

—Je vous demande mille pardons, reprit le tabellion sans s'émouvoir ; mais il s'agit de formalités qui ne souffrent aucun délai, et qui auraient été remplies dès hier, sans l'éloignement de M. le juge de paix.

Le juge, long et maigre comme un fil, s'inclina silencieusement ; Gaspard toisait le notaire des pieds à la tête et se mordait les lèvres.

—De quelles formalités parlez-vous ? demanda-t-il sèchement.

—Oh ! de simples mesures conservatoires... dans l'intérêt de l'héritière mineure, car si je ne me trompe, il y a minorité de l'une des héritières présomptives. Je dis présomptives, ajouta-t-il en pesant en revue les assistants avec ses gros yeux ronds, parce que nous ne connaissons pas encore les dernières volontés du défunt.

—Ses dernières volontés ! répéta Mme de

Mauprié interdite ; supposeriez-vous, Monsieur, l'existence d'un testament ?

—Je ne le suppose pas, Madame, répondit le notaire en s'inclinant, je l'affirme.

—Un testament ! grogna Gaspard, à quoi bon !

—Je l'ignore, Monsieur ; mais, si vous le permettez, nous allons vous donner lecture de l'acte.

Il tira de son portefeuille une enveloppe cachetée.

—Ceci est un testament olographe, déposée en mon étude par feu M. Renaudin, mon client.

Il promena un moment l'enveloppe sous les yeux des héritiers, puis il la décacheta et remit au juge de paix une feuille de papier timbré, en le priant d'en prendre connaissance.

—Le testament est en bonne forme, murmura le juge.

Le notaire avait toussé et avait mis ses lunettes. Mme de Mauprié, pâle et crispée, était appuyée à un fauteuil ; Gaspard se tenait debout, les bras croisés ; Reine et Honorine contemplaient les gens de justice d'un air effaré, sans trop rien comprendre de quoi il s'agissait. Quant à Xavier et Gertrude, ils s'étaient assis l'un près de l'autre et regardaient avec une expression de tristesse attendrie.

Le notaire, d'une voix claire, se mit à lire ce document qui était un simple codicille révélant l'existence d'un document caché dans le secrétaire du défunt.

En outre, afin de prévenir toute difficulté, Eustache Renaudin ordonnait que l'ouverture de ce testament n'eût pas lieu avant la majorité de sa nièce Gertrude de Mauprié. Il nommait pour exécuteur testamentaire et administrateur provisoire, son notaire, Me Péchenart. Enfin, il exprimait le désir que Gertrude habitât l'Abbatiale et jouît des revenus de la succession, "à l'exclusion de tous autres, jusqu'au jour où elle serait majeure."

Après avoir soigneusement replié le papier timbré, Me Péchenart parcourut de nouveau l'auditoire avec son regard évêque ; la surprise était peinte sur tous les visages.

—Peste soit du laid vert ! s'écria enfin Gaspard, et il accompagna ces paroles d'un juron énergique.

—Si vous le voulez bien, dit le notaire, sans s'inquiéter autrement de la colère de l'ainé des Mauprié, nous allons pratiquer les recherches nécessaires dans le meuble désigné par le défunt.

On passa dans la chambre à coucher. La veuve lançait à sa nièce des regards méfiants ; quant à Gertrude, rongée ante et interdite, elle assistait à cette scène sans trop se rendre compte de ce qu'elle signifiait. Xavier considérait sa cousine d'un air embarrassé ; Reine et Honorine chuchotaient avec Gaspard qui leur expliquait sans doute les conséquences probables de l'acte qu'on venait de lire, car elles dardaient à leur tour à Gertrude des œillades foudroyantes.

La recherche du notaire ne fut pas longue et le testament fut trouvé à l'endroit indi-

qué. Le notaire en fit parapher l'enveloppe cachetée par le juge de paix, puis, se tournant vers Gertrude, il lui demanda quel était son âge.

— J'ai eu vingt ans le quinze mai dernier, murmura la jeune fille.

— Fort bien. Le quinze mai prochain, à midi, nous procéderons à l'ouverture du testament, qui restera déposé au nombre de mes minutes. D'ici là, rien ne s'opposera à ce que nous nous occupions de l'inventaire. Monsieur le juge, vous penserez sans doute qu'il convient d'apposer les scellés.

Le greffier avait déjà préparé la cire et les bandes de toile ; le notaire s'avança galamment vers Reine et, tout en souriant, désignant les pendants d'émeraude qui se balançaient encore à ses oreilles :

— Désolé ! Mademoiselle, lui dit-il, nous serons obligés de réintégrer ces bagatelles parmi les mobiliers de la succession.

Reine détacha les boucles d'oreilles et les jeta avec dépit sur la table ; puis, n'y tenant plus, elle s'élança vers sa mère et se mit à fondre en larmes.

— C'est une indignité ! s'écria Mme de Mauprié suffoquée.

— Le testament est un nouveau tour de ce fesse-mathieu, et toutes ces précautions sont injurieuses ! hurla Gaspard, rouge de fureur.

Le notaire plia les épaules et sourit d'un air indifférent.

— Ma tante, dit Gertrude en tendant la main à Mme de Mauprié, je ne comprends rien à tout ce qui se passe. Je suis désolée de l'ennui qui vous arrive, et je donnerais beaucoup pour que les choses fussent arrangées autrement.

— Laissez moi, ma nièce ! répliqua la veuve en la repoussant avec un geste sévère ; je ne vois pas bien clair dans tout ceci, mais je me doute de quelque intrigue. Vous êtes ici chez vous, et nous n'avons plus qu'à vous céder la place. Adieu, ma nièce !

Elle s'éloigna d'un air superbe.

— Ma tante, reprit Gertrude désespérée, ne m'abandonnez pas ainsi !. Cousine Reine, cousin Gaspard, vous ne me croyez pas coupable.

— Moi ! fit Gaspard en éclatant, je te crois capable de tout, avec tes façons de sainte nitouche. Ah ! ah ! il y a longtemps que je l'ai dit ; tu es fine, sans en avoir l'air !. Tu es une embobelineuse, et quand je t'ai vue arriver hier à la nuit sans que nous l'ayons écrit, je me suis bien douté de quelque aventure.

— Tu te trompes, Gaspard, interrompit soudain Xavier, Gertrude avait été prévenu. Je lui avais écrit la maladie de notre oncle.

En même temps il regardait tristement sa cousine qui se troublait de plus en plus et devenait vermeille. Gaspard resta un moment interdit, puis, faisant un geste d'impatience :

— Suffit, dit-il, assez parlé !. Nous ne sommes plus rien ici, détaçons, et laissons ces messieurs griffonner leur grimoire. Si

j'avais su tout cela, je n'aureis même pas mis les pieds dans cette maison. Ma mère, prenez mon bras et décampons !

Sans plus regarder Gertrude et les gens de loi, il saisit le bras de sa mère et se dirigea vers la porte, suivi de ses deux sœurs.

— Mauvaise parente ! murmura Reine en passant près de sa cousine.

Xavier était demeuré le dernier ; il était sombre et préoccupé.

— Xavier ! fit Gertrude

Il alla vers elle et lui tendit la main.

— Xavier, répéta-t-elle avec des larmes plein la voix, j'ai besoin de te parler, reste demain à ton atelier.

Mme de Mauprié reparut sur le seuil de la chambre.

— Xavier ! dit elle d'une voix sévère, nous t'attendons !

Xavier serra la main de sa cousine et s'éloigna à son tour.

X

La santé de Gertrude, déjà altérée depuis quelque temps, ne résista pas aux secousses produites par cette pénible scène. Le soir même, la jeune fille fut prise d'une fièvre violente, et Fanchette fut obligée de l'aider à se mettre au lit. Le lendemain, le mal, au lieu de diminuer, s'aggrava ; le médecin, que Pitois était allé chercher en toute hâte, reconnut les symptômes d'une fièvre muqueuse, et déclara que l'état de Gertrude réclamait les soins les plus assidus, ainsi que les plus grandes précautions. On se procura une garde, et Pitois fit sentinelle dans la cour, bien résolu à jeter à la porte le premier Mauprié qui s'aviserait de venir troubler la malade.

Pendant ce temps, Xavier se promenait à travers son atelier, attendant la visite promise, et jetant à chaque minute un coup d'œil sur la route. Les événements de la veille l'avaient profondément bouleversé. Toujours, dans ses châteaux en Espagne, lorsqu'il bâtitait en l'air l'avenir de sa cousine et le sien, il avait distribué les rôles autrement. Il avait rêvé de subvenir seul aux charges du mariage, de gagner une fortune à l'aide de sa sculpture, puis de courir à B., et de dire à Gertrude : "Maintenant, me voilà riche, laisse là ton magasin et sois ma femme !" — La mort de l'oncle Renaudin et le singulier testament du vieillard venaient d'intervertir les rôles. Il était probable que les dernières dispositions du défunt ne seraient que la confirmation de ce premier testament, et que Gertrude serait instituée légataire universelle. Il aimait trop sa cousine pour lui en vouloir à cause de ce brusque changement, mais il n'en éprouvait pas moins une déception douloureuse. Il ne pouvait plus offrir sa main à Gertrude : il aurait eu l'air de réclamer l'exécution d'un engagement devenu avantageux pour lui ; il se croyait obligé d'attendre que la jeune fille vint spontanément lui rappeler sa promesse, et il se disait que, même dans ce cas, il aurait encore l'air de faire un mariage intéressé.

Il songeait à tout cela et sentait son agitation s'accroître à mesure que s'approchait

l'heure probable de la visite attendue. Il avait disposé son atelier avec une certaine coquetterie, afin que les moindres objets eussent l'air de fêter la bienvenue de Gertrude. Les grands vases de faïence, qui se dressaient aux quatre coins, avaient été garnis de branches de houx aux baies rouges. Les panneaux sculptés les mieux réussis avaient été placés aux endroits les mieux éclairés ; le grand dressoir avait été épousseté et frotté dès le matin, et un bon feu faisait bourdonner le poêle. Cependant, l'après-midi s'avavançait, le coucou rustique avait déjà sonné deux heures, puis trois, puis quatre, et personne ne venait. Xavier se promenait fiévreusement à travers l'atelier, puis collant son front au vitrage du châssis, parcourait d'un regard inquiet la route déserte. Personne ! Il prêtait l'oreille, et n'entendait que le bruit du vent dans la futaie voisine ou le murmure grossissant du ruisseau de la Gorge aux-Couleuvres. Enfin la nuit vint et l'atelier s'emplit d'obscurité ; seule, la flamme du brasier qu'on apercevait par la petite porte du poêle, jetait encore çà et là de mourantes lueurs. Le jeune homme commença alors à désespérer. "Elle ne viendra plus maintenant, se disait-il ; est-ce qu'elle serait déjà embarrassée de tenir sa promesse ? Sa nouvelle fortune l'aurait-elle changée à ce point ? Non, non, c'est impossible !." Et il recommençait sa promenade agitée autour des établis silencieux.

Quand la femme chargée de son ménage lui apporta son souper, elle le trouva assis tout morose près du poêle éteint. Il ne mangea pas et ne put dormir. Sitôt le jour levé, il courut frapper à la porte de l'Abbatiale. Pitois lui répondit par le guichet :

— Mlle de Mauprié est très malade.

Là dessus le guichet sa referma impitoyablement, et Xavier, plus tourmenté que jamais, résolut de passer chez sa mère.

Honorine préparait le café du matin, tandis que Gaspard bouclait ses guêtres et que la veuve dévidait un écheveau de laine.

— Savez-vous que Gertrude est malade ? dit Xavier en entrant.

— Je l'ai appris hier, répliqua Mme de Mauprié, et comme je ne transige jamais avec un devoir de famille, je suis allée à l'Abbatiale avec Reine offrir mes services, mais nous avons été reçues par ce manant de Pitois qui ne nous a même pas laissées entrer dans la cour.

— Parbleu ! elle est fine, l'enjôleuse !. s'écria Gaspard ; cette maladie est un prétexte pour éviter les complications et se rendre intéressante. Vous avez été bien bonne de vous déranger, ma mère, surtout après ce que nous avons su hier au sujet de notre gracieuse cousine !

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Xavier.

— Il y a, reprit Honorine, que huit jours avant la mort de notre oncle, Mlle Gertrude est venue ici en cachette et a passé une nuit au chevet du bonhomme.

— Quel conte ! fit Xavier en haussant les épaules.

— C'est l'exacte vérité, dit Mme de Mau-

pré; je tiens le détail de la propre cousine de Fanchette.

—C'est tout bonnement une captation, reprit Gaspard en ricanant; mais patience! tout n'est pas dit et je ferai casser le testament!

—Dejeunes-tu avec nous? demanda Honorine.

—Merci!.. Et Xavier s'enfuit, désolé, à son atelier.

Il ne pouvait croire à une pareille trahison. Gertrude était certainement calomniée. Il se rappela alors que sa cousine lui avait dit en sortant du cimetière: "Si quel qu'un m'accusait, ne me juge pas avant de m'avoir entendue." — Oui, pensa-t-il, je veux avoir confiance, et j'attendrai qu'elle puisse s'expliquer. Mais en me faisant cette recommandation, elle prévoyait donc qu'on pourrait l'accuser?... — Il avait beau lutter, les soupçons revenaient toujours, et son inquiétude grandissait. Il n'avait plus de goût pour le travail, passait la plupart de ses journées accoudé sur son établi, et ne reprenait un peu d'animation que le soir, à l'heure où il montait à l'Abbatiale pour avoir des nouvelles. La réponse que lui faisait l'inflexible Pitois variait peu et n'était guère encourageante. Cependant un matin de la fin de janvier, la figure du vieux garde parut moins farouche. "Il y a du mieux," répondit-il à Xavier en refermant la porte plus doucement que d'habitude.

(A continuer)

PROFESSEURS DE MUSIQUE

Guillaume Couture, 58 Université.
W. Davignon, 1180 St-Denis.
Mme O. E. Defoy, 147a St-Hubert.
A. P. V. Delfosse, 186 Ste-Elisabeth.
Mlle F. Drummond, 57 St-Hypolite.
Dominique Ducharme, 153 Bleury.
J. A. Duquette, 433 Dorchester.
Achille Fotier, 742 1/2 Sherbrooke.
Mlle Agnès Michaud, 131b St-Laurent.
M. H. O. Wilson, 74 Ste-Famille.
Mlle McAnally, 27 Mance.
Paul Wiillard, 2241 Ste-Catherine.
Arthur Latondal, 2241 Ste-Catherine.
J. J. Goulet, 2427 Ste-Catherine.
Charles Reichling, 215 Stanley.
C. E. Seifert, 2757 Ste-Catherine.
Edmond Laberge, 382 Wolfe.
I. Silverstone, 37 Hutchison.
Godroid Filiatrault, 164 1/2 Montcalm.
Moïse Robert, 98 Amherst.
J. H. Mulhollin, 32 Carré Chaboillez.
Herr Carl Walter, 2424 Ste-Catherine.
F. Jehin-Prume, 64 Avenue Collège Mc All.
E. Van Loock, 173b Montcalm.
Mme Adam, 479 St-Hubert.
E. Archambault, 219 Berri.
M. Bachmann, 27 Panthaleon.
Hubert A. Baker, 57 City Co.uncellors.
A. Béique, 62 St Denis.
Mlle J. C. Brennan, 313 Roy.
Mme A. Breton, 283 Amherst.
Mlle Alice Cardinal, 152 Murray.
Aug. Charbonnier, 239 Panet.
Edw. Clark, 315 Amherst.

UNE LEÇON DE MUSIQUE

A CHAQUE NUMERO

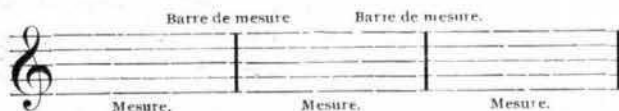
PREMIERE PARTIE

NOTIONS PRELIMINAIRES

VIII.—MESURES

On divise tous les morceaux de musique en parties d'égale durée. Chacune de ces divisions est appelée *mesure*.

Toute mesure est comprise entre deux barres verticales, dites *barres de mesure*.



Les mesures se divisent à leur tour en parties d'égale durée qu'on nomme *temps*.

On emploie des mesures à 2 temps, à 3 temps, à 4 temps.

On indique la mesure ou par un signe (C) ou par un chiffre (4) ou par une fraction (2/4) que l'on place au commencement de la portée, après la clef

EXERCICE ORAL.—Comment divise-t-on les morceaux de musique?—Qu'est-ce que la mesure?—Comment sépare-t-on les mesures entre elles?—Comment se divise la mesure?—Quelles mesures emploie-t-on?—De quelle manière indique-t-on la mesure?

EXERCICE ECRIT.—Reproduisez la portée, la clef de sol et les barres de mesure ci-dessus.

Mlle Sarah Coté, 35 Hudon.
Mlle Alphonsine Delisle, 3263 Notre-Dame

Piano

Arthur Pepin, 1998 Ste-Catherine.
Max. Bohrer, 39 Bishop.
Mme J. B. Côté, 225 Drolet.
Mme Clark, 6 Desjardins, Maisonneuve.
Mlle Millar, 729 Sherbrooke.
Mlle Marguerite Sym, 6 Buckingham

Violon

Achille Lejeune, 480 Craig.
J. Herbert Marceau, 138 Peel.
Albert Renaud, 28 rue Napoléon, Ste-Cunégonde.

Chant

Mlle Leriche, 1924 Ste-Catherine.

Culture et Mandoline

Paul Lamoureux, 236 1/2 Montcalm.
A. C. Lachance, 325 Dorchester.
W. Sullivan, 44 1/2 Aylmer.
Mlle Tétrault, 255 St-Hubert.

Flûte et Piccolo

François Boucher, 1298 Notre-Dame.
C. Maggio, 146 Montcalm.
Ulric Gingras, 353 Berri

Clarinette

Jacques Van Poucke, 221 Craig.

Cornet

Louis Van Poucke, 148 Champ de Mars.

Timbales

M. Schepens, à l'Opéra Français.
Léon A. Labonde, 9 Avenue Collège McGill

Viola

D. Mc Kercher, 221b Craig.

Musique pour bals et soirées

Orchestre Ratto Frères, 55 St-Louis.
Orchestre Blasi, 147 Sanguinet.
Orchestre Harmonie, 149 Dorchester.

Fanfares

Fanfare Ste-Elisabeth, 1114 St-Antoine, St-Henri.
Fanfare de la Côte St-Paul, 1114 St-Antoine, St-Henri.

Accordeurs de Pianos

Chs. E. Beaudry, 412 Dorchester.
Geo. Cregan, 29 Ave. Collège McGill.

Escrime

Académie d'escrime, D. Legault, 1511 Notre-Dame.
La salle de la Garde indépendante de Sababerry, 85 St-Jacques, professeur M. D'Hincourt.

Imprimeur de Musique

Jos. E. Belair, 26 Ste-Elisabeth

CHS. LAVALLEE

Successeur de Lavalée & Fils

INSTRUMENTS DE MUSIQUE*Aussi un assortiment complet de*

Fournitures pour Instruments de Musique

Réparations de toutes sortes exécutées sous un court
délai et à bas prix Instruments à Corde, une
spécialité. Violons faits à ordre

35 - CÔTE ST-LAMBERT - 35

7-6m

PAUL P. LAMCUREUX

PROFESSEUR DE

Mandoline, Guitare et Cithare

244 WOLFE

Morceaux de toutes sortes composés et arrangés
pour duos, trios, quatuors ou clubs, pour
mandoline, cithare, banjo, flûte, etc.

PRIX MODÉRÉS

7-6m

IMPRIMERIE

— DE —

MUSIQUE**Impressions de Musique**

En GRAVURE et TYPOGRAPHIE

Exécutées à court délai et à bas prix

J. E. BELAIR

26 - Ste-Elisabeth 26

MONTREAL

G. N. MANSEAU**Imprimeur****Ouvrages de Ville****FACTUMS, P. AMPHLETS**

BLANCS de TOUTES SORTES

Faits sous court délai et à des prix très
réduits

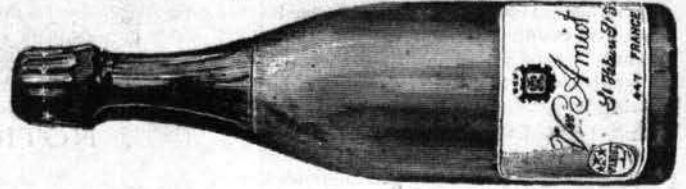
26 STE-ELISABETH

MONTREAL

SEULS AGENTS AU CANADA

LAPORTE, MARTIN & CIE.12 à 78 RUE ST-PIERRE
Montreal.Champagne Vve Amiot, en Bouteilles et $\frac{1}{2}$ Bouteille

EN VENTE PARTOUT

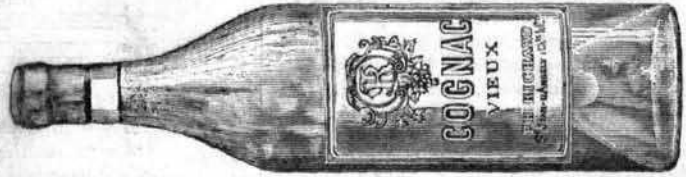


QUALITE SUPERIEURE. SEC ET EXTRA-SEC

ESSAYEZ-LE!

COGNAC P. RICHARD

Garanti pur a l'Analyse V.O. - V.S.O. - V.S.O.P.



Ce cognac est en vente partout, et est reconnu supérieur par les connaisseurs

ESSAYEZ-LE!**PRIMES****L'ADMINISTRATION DU "PASSE-TEMPS"**

Ne voulant rien négliger pour
satisfaire le public a conclu
les arrangements nécessaires
pour offrir à ses lecteurs une
PRIME vraiment extraordi-
naire. Nous nous sommes
procurés plusieurs milliers
de copies des morceaux d'o-
péra, dont voici la liste :

1. LA FILLE DU TAMBOUR-MAJOR—Le fruit défendu (chant et piano)
2. CARMEN—L'amour est enfant de Bohême
3. LE JOUR ET LA NUIT—Ce qu'on appelle aimer
4. LE CŒUR ET LA MAIN—Chanson du casque
5. LE GRAND MOGOL—Chanson du Kiri-Kiribi
6. LES CLOCHES DE CORNEVILLE—La légende des cloches
7. LES 28 JOURS DE CLAIRETTE—Attention ! ma petit' cocotte
8. GILLETTE DE NARBONNE—Souvenirs des jeunes ans
9. LA BELLE HÉLÈNE—Un mari sage
10. LES CLOCHES DE CORNEVILLE—Chanson du Cidre

Tous ces morceaux sont vendus 10 cts. chez les
marchands de musique



Nous enverrons toute la collection (10 morceaux) aux personnes
qui nous seront tenir le brix d'un an d'abonnement

LE PASSE-TEMPS26 Ste-Elisabeth
MONTREAL